

N° 38

HMC

Dossier dirigé par
BORIS KLEIN
Trimestriel
JUIN 2016

**Histoire, Monde
& Cultures religieuses**

Trop croire ? Les limites de la croyance en débat

Varia

Le voyage à Jérusalem :
quand la France découvre les musulmans

Chroniques

Trophées de la laïcité
et Assises des religions et de la laïcité
Institut de recherche pour l'étude des religions (IRER)
Appel à communication :
Des clercs entre l'Europe et l'Amérique latine

KARTHALA

Le Dossier***Trop croire ?******Les limites de la croyance en débat de la mission***

Dossier dirigé par Boris Klein

*Avec la contribution de Nicolas Balzamo, Aurélie Chabrier,
Nicolas Guyard, Lionel Obadia, Anton Serdeczny.*

Né d'une recherche collective, ce dossier se propose d'explorer les débats qui ont marqué l'époque moderne autour de la notion de superstitions et ce qui relève de l'excès en matière de croyance. Comment déterminer le moment à partir duquel on peut parler d'un « trop croire » ?

Plutôt que d'explorer le moment où certaines (in)croyances ou affirmations sont devenues possibles, les auteurs cherchent ici à comprendre quand et pourquoi des énoncés ont fini, entre la fin de la période médiévale et le triomphe des Lumières, par devenir inacceptables.

Si ce qui est crédible relève d'un accord sans cesse remis en question, quels acteurs, quels processus sont à l'œuvre ? Est-il possible d'identifier les discours qui ont fait évoluer les limites admises, au-delà desquelles commence ce qui est considéré comme un excès en terme de croyance ? Des ruptures ou accélérations, des différences géographiques sont-elles observables ? Quelles pratiques sont mobilisées pour diffuser et faire accepter tacitement au plus grand nombre les limites de ce qui peut être cru ?

En somme le dossier pose la question plus générale des rapports de l'homme à la croyance et à la religion, et de la place de la raison. Il nous propose des interprétations inspirées par le croisement d'approches historiques et anthropologiques.

Varia

Le voyage à Jérusalem : quand la France découvre les musulmans
(Philippe Martin)

Chroniques

Trophées de la laïcité et Assises des religions et de la laïcité

Institut de recherche pour l'étude des religions (IRER)

Appel à communication : Des clercs entre l'Europe et l'Amérique latine

Sommaire

ÉDITORIAL

Claude PRUDHOMME 3 Aux frontières du croire

DOSSIER

Trop croire ? Les limites de la croyance en débat

Dirigé par Boris Klein

- | | | |
|------------------|-----|---|
| Boris KLEIN | 9 | Introduction
La croyance excessive, une tentative d'approche |
| Lionel OBADIA | 13 | Le défaut de l'excès, l'excès du défaut.
Remarques anthropologiques sur la croyance,
la foi et la superstition |
| Boris KLEIN | 29 | Les signes qui ne trompent pas.
Réformation luthérienne et sémiotique nouvelle
(xvi ^e -xvii ^e siècles) |
| Anton SERDECZNY | 47 | Le masque de mousse et autres récits
fantastico-scientifiques des xvii ^e et xviii ^e siècles
Valeurs et pertinences de l'incroyable
dans la construction de la réanimation médicale |
| Nicolas GUYARD | 67 | Un essai de normalisation. Diffusion et réception
des reliques des catacombes.
L'exemple de Lyon au xvii ^e siècle |
| Nicolas BALZAMO | 87 | Objets incertains et croyances ambiguës.
La Vierge et ses images miraculeuses
dans le catholicisme moderne
(xvi ^e -xvii ^e siècles) |
| Aurélie CHABRIER | 105 | Croyances et superstitions en Iran au xvii ^e siècle
Regards sur le chiisme sous les Safavides |

VARIA

- Philippe MARTIN 121 Le voyage à Jérusalem :
quand la France découvre les musulmans

CHRONIQUES

- Jean-Pierre CHANTIN 139 Trophées de la laïcité
et Assises des religions et de la laïcité
- 142 Institut de recherche pour l'étude des religions
(IRER)
- 143 Appel à communication
Des clercs entre l'Europe et l'Amérique latine

LECTURES

- 147 Comptes rendus d'ouvrages

- 157 Résumés / Abstracts

Éditorial

Aux frontières du croire

CLAUDE PRUDHOMME

Rédacteur en chef

A partir de quel moment sommes-nous conduits à passer la frontière censée séparer ce qui relève du raisonnable et ce qui appartient à un croire excessif et irraisonnable ? Redoutable question qui suppose au préalable d'avoir levé bien des ambiguïtés. La principale est la distinction entre le domaine de la raison et celui du croire. Le premier embrasse tout ce qui peut être expérimenté, vérifié, démontré de manière indiscutable et universelle. Le second est désigné par un verbe, qui implique une action, car le croire passe pour exiger un saut qui conduit à aller au-delà de ce que la raison peut établir et à donner son adhésion à une vérité, souvent révélée, ou à un Dieu. Mais cette première distinction n'épuise pas un débat qui semble sans fin. À toutes les époques l'autosuffisance de la raison a été contestée par les croyants au nom de ses limites, de ses erreurs, de son impuissance à donner le sens de l'existence et à prendre en compte l'expérience du croyant. Symétriquement les affirmations relevant du croire ont été dénoncées au nom de la raison comme des illusions ou des aveuglements, nourris par le refus d'accepter la condition humaine et la finitude qui la caractérise. Depuis plusieurs décennies, malgré le sentiment d'un retour du religieux, une tendance lourde, mise en évidence par les enquêtes sociologiques dans la majorité des sociétés modernes sécularisées, laisse entendre que le recul des croyances religieuses est avéré, si on l'observe dans la longue durée.

Dans le face à face qui oppose ainsi partisans du primat de la raison ou du croire, l'époque moderne passe pour avoir été le moment où le rapport de forces a commencé à s'inverser. L'incroyance religieuse ne semblait pas possible dans les sociétés médiévales. Elle commence à le devenir autour du XVII^e siècle, même si les esprits prêts à franchir le pas du rejet de toute croyance sont encore très peu nombreux avant la Révolution. Parmi les intellectuels des Lumières beaucoup furent, notamment en France, hostiles au christianisme et à toute révélation divine mais pas tous et la majorité ne fut pas gagnée pour autant à l'athéisme. Cela justifie de regarder de plus près ce qui s'est passé autour des XVII^e et XVIII^e siècles dans les sociétés européennes, et à réexaminer quelques fausses évidences.

La première serait de penser que le christianisme dans sa version catholique aurait renoncé à toute rationalité dans la démarche de foi. Au contraire il n'a pas cessé d'affirmer que la foi est raisonnable, que l'existence de Dieu est confortée par un faisceau d'indications (voire de preuves) accessible à toute raison, mais que la foi se situe au-delà. Symétriquement les penseurs influencés par les réformes protestantes ont accordé dans l'acte de foi la part la plus importante à la révélation et à la grâce divine. Mais la foi éclaire la raison et promeut le rôle de la raison individuelle. Cette exigence commune de rationalité, sous des formes différentes, a eu des effets directs sur les modes de pensée en conduisant les uns et les autres à redéfinir les frontières à l'intérieur de la croyance. Chaque confession s'emploie à distinguer ce qui relève de la foi éclairée et ce qui trahit un excès de croyance et une perversion de la foi. L'orthodoxie définie par les Églises entend délimiter ce que le croyant peut considérer comme un croire raisonné fondé sur les écrits fondateurs et un croire dépassant les bornes du raisonnable au point de donner naissance à de fausses croyances. Effet logique de cette posture, la superstition qui était auparavant considérée comme la caractéristique du paganisme, devient un trait du catholicisme aux yeux des réformés, tandis que les énoncés des protestants sont assimilés à une idolâtrie ou fausse croyance par les catholiques. À bien des égards, nos sociétés ne sont jamais sorties de cette conviction que la croyance de l'autre, chrétienne ou non, est une superstition ou une fausse croyance à rejeter sinon à combattre.

Pour éclairer ces déplacements entre foi compatible avec la raison et croyances irraisonnables, le dossier propose d'abord de réfléchir à cette catégorie floue et mouvante qualifiée de *croyance*. Est-elle vraiment réservée au champ du religieux ? L'anthropologie invite aujourd'hui à regarder de manière critique les discours qui se disent scientifiques mais ne sont pas exempts de croyances implicites. Puis une série d'enquêtes menées par des historiens de l'époque moderne nous montrent la mobilité et la relativité des limites assignées au croire acceptable. Si le nouvel esprit scientifique favorisé par la Réforme conduit à considérer autrement la matière et la nature, il ne ruine pas forcément chez les réformés la croyance dans la réalité de

manifestations extraordinaires, et à nos yeux insensées, y compris parmi les esprits les plus savants. Symétriquement, dans le sillage du concile de Trente (1545-1563), l'encadrement des fidèles par un clergé mieux formé n'empêche pas que persistent dans le catholicisme des croyances officiellement condamnées comme la confusion entre l'image de la Vierge et la Vierge elle-même. Mais la revendication montante des droits de la raison contre les divagations de la foi, quand elle s'aventure hors de l'orthodoxie délimitée par les Églises, a ainsi pour effet d'obliger les religions à insister sur la dimension rationnelle de leur discours. Le lecteur verra par exemple comment le catholicisme cherche au XVII^e siècle à justifier le culte des reliques, dont Calvin a dénoncé la fausseté, et à défendre des dévotions de plus en plus contestées. Il faut trouver de nouvelles preuves pour démontrer la vérité du dogme et l'authenticité des reliques, comme il en faudra au XIX^e siècle pour faire admettre la réalité des apparitions mariales. Et cela n'est pas propre au christianisme : la mise en cause des superstitions au sein du chiisme persan nous rappelle à quel point la critique des superstitions est vive dans le monde musulman. En somme dénoncer dans la croyance de l'autre, qu'il soit d'une autre religion ou de la même confession, une superstition reste un des moyens les plus expéditifs et les plus efficaces pour disqualifier sa position en la traitant d'obscurantiste. En évitant de s'interroger sur le fondement de ses propres croyances ou convictions.

Le lecteur lira ensuite un article de *varia* consacré à la place des récits de voyage à Jérusalem dans la construction de l'image des musulmans, notamment au XIX^e siècle. De Chateaubriand à Pierre Loti, en passant par Lamartine, se dessine une représentation collective qui doit beaucoup à des témoignages plus anciens. Comme si le regard du voyageur avait du mal à voir par lui-même la réalité qu'il a pourtant sous les yeux. L'actualité tragique de cet été 2016, avec les massacres perpétrés en France et en Allemagne, a réactivé des peurs et des haines qu'on croyait d'un autre temps. Comme le montre Philippe Martin, la connaissance de l'autre ne suit pas une progression linéaire et le contact, au cours d'un voyage hier ou sans quitter nos pays aujourd'hui, n'entraîne pas le recul des clichés. Mais le contact avec l'autre peut devenir occasion de rencontres et s'accompagner de part et d'autre d'une volonté de dépasser les idées reçues et les passions.

L'ISERL (Institut supérieur d'étude des religions et de la laïcité) qui publie cette revue avec les éditions Karthala s'est résolument engagé dans cette voie parce qu'il pense que la laïcité est indissociable d'un effort collectif pour comprendre et débattre, y compris, et surtout, dans un contexte difficile. Les lectures d'ouvrages qui ferment cette livraison s'inscrivent dans cette perspective. Et à ceux qui seraient gagnés par le découragement devant l'ampleur des défis, le peu d'empressement à apporter un soutien effectif aux initiatives locales, le succès des discours démagogiques, le concours « les

Trophées de la laïcité » organisé dans les établissements publics des académies de Grenoble et de Lyon au début de 2016, et dont on lira dans les *Chroniques* le compte rendu, prouve qu'il existe parmi les jeunes, voire parmi les enfants du primaire, une étonnante capacité à réfléchir, à réagir, à inventer. Les travaux qu'ils ont produits sont à nos yeux plus significatifs de la société qui se construit que les manifestations de haine mises sur le devant de la scène médiatique. De telles initiatives sont plus que jamais une impérieuse nécessité au moment où, selon un sondage, 50 % des jeunes associent violence et religion.

*Dépouilles de la superstition apportées
dans le sein de la Convention nationale
(source : Bnf Gallica)*



Trop croire ? Les limites de la croyance en débat

DOSSIER

DIRIGÉ PAR BORIS KLEIN

Diana Beatriz Viñoles

Lettres d'Alice Domon

Une disparue d'Argentine



Postface de Gaby Etchebarne

KARTHALA

Introduction

La croyance excessive, une tentative d'approche

BORIS KLEIN

LabEx COMOD / ISERL / LARHRA

Toute croyance religieuse réclame la remise en cause, au moins partielle, des données les plus évidentes de l'expérience et du raisonnement¹. C'est d'ailleurs souvent contre les énoncés volontairement et profondément « *in-croyables* » du christianisme que l'ironie mordante et le scepticisme des Lumières se sont déployés – une posture critique au cœur, aujourd'hui encore, de ce que l'on considère comme la marque de la modernité. Pour appréhender ce conflit, qui était tout autant un tournant majeur au seuil de l'époque contemporaine, les historiens ont souvent posé la croyance comme objet. Le pionnier ici demeure bien sûr Lucien Febvre avec son étude magistrale consacrée au *Problème de l'incroyance au xvr^e siècle*, dont la puissance démonstrative et l'érudition ont marqué, peut-être aussi paralysé, plusieurs générations d'historiens². Les qualités de l'ouvrage de 1942 ne doivent pourtant pas faire oublier le malaise suscité par sa démarche. D'abord, le présupposé évolutionniste qui oriente l'enquête et postule que la capacité à croire ou à ne pas croire s'acquiert, et qu'à une époque correspond un paysage mental à l'intérieur duquel le regard contemporain pourrait déceler les possibles et les impossibles, ne résiste plus aux

1. Voir notamment l'article de Jean-Pierre ALBERT, « Qui croit à la transsubstantiation ? », *L'Homme*, n° 175/176 (juillet-décembre 2005), p. 369-396.

2. Lucien FEBVRE, *Le Problème de l'incroyance au xvr^e siècle, la religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1942 (réédité en 1968).

analyses récentes. Appuyé sur une anthropologie dépassée et sur des concepts problématiques (« mentalité », « outillage mental »), la démonstration ne convainc plus entièrement³. D'emblée, elle rappelle cette idée, forgée au siècle du positivisme, selon laquelle les progrès continus de l'esprit, de la science et de la raison auraient accouché de la modernité : une idée bien présente encore aujourd'hui dans les esprits, mais que plus aucune science humaine ne fait sienne.

Mais plus encore, la volonté même de fonder la réflexion sur la simple notion de croyance pose problème. Comme le souligne Pierre Gisel, le « croire » occupe une position centrale dans le christianisme, au point que nous sommes en Occident marqué de façon spécifique par les problématisations dont il a fait l'objet⁴. Terme dangereux, dont on semble trop souvent négliger ou surévaluer les implications psychologiques complexes, voire confuses – terme, enfin, dont Wittgenstein a souligné l'inconsistance, pour ne pas dire l'inexistence fondamentale⁵. Surtout, l'hypothèse selon laquelle la croyance existerait et figurerait un objet possible d'étude n'éteint pas la question des sources sur lesquelles le chercheur en sciences humaines pourrait s'appuyer. Car l'autre reproche qui peut être fait à l'étude de Lucien Febvre, c'est bien d'avoir systématiquement confondu l'énoncé avec l'idée – ou le mot avec la notion, pour reprendre les termes de Jean Wirth dans la critique qu'il adresse au même ouvrage⁶. Coup habile, certes, qui rend possible de conclure et de généraliser après une analyse contextualisée des écrits parvenus de l'époque moderne jusqu'à nous ; facilité trompeuse, qui écarte d'emblée les non-dits, les dissimulations et les stratégies qu'ils impliquent⁷.

Pourtant, il y a bien une évolution majeure qui se dessine à l'époque moderne, que les mots de « croyance » et d'« incroyance » semblent spontanément permettre de toucher et de saisir. Ce qu'il faut, ce n'est donc pas renoncer à toute enquête, mais plutôt faire un pas de côté, et transporter le débat là où le regard peut s'arrêter et l'analyse se déployer, c'est-à-dire là où les mots restent ceux des contemporains, mais où les polémiques qu'ils permettent de forger donnent une idée

3. Voir l'article de Jean-Pierre CAVAILLÉ, « Les frontières de l'inacceptable. Pour un réexamen de l'histoire de l'incrédulité », *Les Dossiers du Grihl* [En ligne], Les dossiers de Jean-Pierre Cavallé, Les limites de l'acceptable, mis en ligne le 19 avril 2014 [<http://dossiersgrihl.revues.org/4746>]. Voir également les critiques plus anciennes : Carlo GINZBURG, *Le Fromage et les vers, l'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980, p. 18-20 ; Pierre BOURDIEU, « Dialogue à propos de l'histoire culturelle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 59 (sept. 1985), p. 86-93, ici p. 88-89.

4. Voir les réflexions de fond indispensables pour notre sujet : Pierre GISEL (éd.), *Les Constellations du croire, dispositifs hérités, problématisations, destin contemporain*, Genève, Labor et Fides, 2009, p. 7-19 ; P. GISEL et Serge MARGEL (dir.), *Le Croire au cœur des sociétés et des cultures, différences et déplacements*, Turnhout, Brepols, 2011, p. 13-17.

5. Jean WIRTH, *Sainte Anne est une sorcière et autres essais*, Genève, Droz, 2003, p. 114-119.

6. *Id.*, p. 13.

7. Jean-Loup KASTLER, « Du « problème de l'incroyance » à « l'étrange liberté » », *ThéoRèmes* [En ligne], 5 | 2013 [URL : <http://theoremes.revues.org/537>].

des tensions et des changements. Plutôt que de chercher à savoir quand certaines (in)croyances ou affirmations sont devenues possibles, il faut chercher à comprendre quand et pourquoi certains énoncés ont fini, entre la fin de la période médiévale et le triomphe des Lumières, par devenir inacceptables. Si ce qui est crédible relève d'un accord sans cesse remis en question, quels acteurs, quels processus sont à l'œuvre ? Est-il possible d'identifier les discours qui, en qualifiant et disqualifiant, ont fait évoluer les limites admises, au-delà desquelles commence l'excès en terme de croyance ? Des ruptures ou accélérations, des différences géographiques sont-elles observables ? Quelles pratiques sont mobilisées pour diffuser et faire accepter tacitement au plus grand nombre les limites de ce qui peut être cru ?

Né d'une journée d'étude⁸, ce dossier se propose ainsi d'explorer les débats autour du « trop croire », considérés comme manifestations et comme forces motrices d'évolutions profondes. Mais s'il s'agit d'associer les phénomènes, habituellement reliés à la notion de croyance, à des formes de socialité prises dans des dynamiques complexes⁹, la question plus générale des rapports de l'homme à la croyance et à la religion constitue aussi, finalement, un des horizons. Le champ traditionnel de l'histoire n'est pas le seul concerné, et c'est la raison pour laquelle il revient à un anthropologue, Lionel Obadia, d'ouvrir ce dossier. En soulignant combien la croyance, comme concept transversal, connaît aujourd'hui un regain d'intérêt, celui-ci ouvre les perspectives, suggérant que la réflexion sur l'excès en matière de croyance est évidemment liée à la capacité de saisir des évolutions très contemporaines. Pour conserver une certaine unité, le choix a été fait de donner ensuite la parole à des historien(ne)s de l'époque moderne, la période entre 1500 et 1800 occupant une position charnière. Avec la Réforme protestante, les débats sur la superstition se trouvent en effet relancés, le terme renvoyant aux erreurs et surtout aux exagérations de l'adversaire confessionnel – et au sein du monde protestant, un discours théologique renouvelé aboutit à des reconfigurations, fixe et diffuse de nouvelles normes et évidences en matière de croyance. Après ma propre contribution portant sur le monde luthérien dans la première modernité, celle d'Anton Serdeczny interroge plus avant encore les liens et les transferts qui s'opèrent entre l'histoire religieuse et l'histoire plus générale des idées et des sciences. Les deux contributions suivantes de Nicolas Balzamo et de Nicolas Guyard explorent quant à elles les débats qui ont agité

8. Journée organisée à Lyon le 26 mars 2015, avec le soutien du LabEx COMOD (Université de Lyon) et de l'Institut supérieur d'étude des religions et de la laïcité (ISERL). Des interviews des différents participants, qui sont aussi les auteurs de ce dossier, sont disponibles sur le site internet de l'ISERL (iserl.fr) ; l'ensemble de ces travaux s'inscrit dans le cadre du programme de recherche initié par Philippe Martin au sein du LabEx COMOD et intitulé : « Superstition, un mot pour dire la modernité ? ».

9. P. GISEL, *Les Constellations...*, *op. cit.*, p. 15-16 et p. 32-33.

le monde catholique, objet lui aussi d'une réforme : le premier texte se penche ainsi sur le statut conféré par les croyants aux images, tandis que le second explore, dans le cas précis de Lyon, la manière dont étaient considérées et gérées les reliques. Enfin, l'article d'Aurélie Chabrier invite à changer de perspective : en se penchant sur les récits de voyageurs européens découvrant le chiisme persan, l'auteur offre la possibilité d'une dernière réflexion sur la manière dont les Occidentaux au XVII^e siècle appréhendaient la croyance et ses limites raisonnables.

Le défaut de l'excès, l'excès du défaut

Remarques anthropologiques sur la croyance,
la foi et la superstition

LIONEL OBADIA

Université Lyon 2, LARHRA UMR 5190

Depuis quelques années, et pour des raisons relativement différentes mais somme toute assez faciles à identifier, la notion de croyance connaît de significatifs et rapides développements dans les sciences religieuses. Qu'elle soit utilisée en tant que nominalisme, c'est-à-dire, en tant que terme dont le sens est suspendu à l'usage ordinaire (et suppose seulement un décodage minimal entre locuteurs), ou qu'elle demande un traitement particulier qui en circonscrit les contours, elle connaît une expansion substantielle et consécutive dans plusieurs champs de connaissance. Elle est redevenue un concept transversal, de l'histoire à la sociologie, de l'économie aux sciences cognitives, de l'anthropologie à la science politique, et pas seulement sous sa variante religieuse, même si c'est celle-ci qui occupe le plus grand espace.

La sociologie d'un Raymond Boudon qui s'intéresse aux « bonnes raisons » de croire est plus que jamais d'actualité¹, de même que, mais déjà plus ancienne, celle d'un Michel de Certeau qui a porté son attention sur les altérations de la « croyance » et l'émergence

1. Raymond BOUDON, *Croire et savoir : penser le politique, le moral et le religieux*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2012.

du « croire » en contexte chrétien moderne². On s'attelle à dresser des rétrospectives des approches en sociologie et en anthropologie³, des colloques s'organisent sur ce thème⁴, alors que le terme revient également en force dans le champ d'une psychologie expérimentale qui en explore les mécanismes ordinaires⁵, ou dans celui d'une sociologie cognitive qui met en lumière la logique de ses dérives radicales⁶, sans compter le débordement permanent de la catégorie des cadres disciplinaires où on l'attend... Grande variété de perspectives et de traitement, donc, mais avec un point commun : la croyance ne peut se réduire à l'énoncé qui l'exprime et la transmet, de même qu'elle ne se limite pas à la projection sur des comportements individuels ou collectifs de schèmes d'interprétation *a priori*. La catégorie de « croyance » appelle ainsi un examen des tours et détours par lesquels elle est passée, examen qui s'inscrit, en filigrane, dans une histoire des idées, une histoire des mœurs, et une histoire... des croyances. Un projet ambitieux dont on ne dressera ici qu'un inventaire très bref et panoramique.

De la croyance partout ?

Cette expansion tous azimuts de la notion de croyance, ou de la forme substantialisée du verbe (« le croire »), fait qu'elle opère un tel retour en force, qu'on voit de la croyance et du croire un peu partout, ou du moins que le répertoire terminologique de la croyance est largement mobilisé. On peut alors légitimement s'interroger : cette effervescence autour de la croyance est-elle principalement attribuable avant tout à une inflexion conceptuelle ou est-elle liée aussi (et surtout) à une frénésie empirique ? Il est difficile de trancher entre les deux. Il y a en fait une tension entre la dispersion des formes de la croyance et les circonscriptions théoriques dont elles font l'objet, qui peuvent être aussi hasardeuses que les premières sont fluctuantes. Car en régime de modernité, le croire prend la forme de « constellations » pour emprunter l'expression à Pierre Gisel⁷, une configuration qui semble prolonger celle des nouveaux mouvements religieux, qu'il y a déjà quelques années, Françoise Champion avait

2. Michel DE CERTEAU, *La Faiblesse de croire*, Paris, Le Seuil, 1987.

3. Pascal SANCHEZ, *La Rationalité des croyances magiques*, Paris-Genève, Droz, 2007.

4. Un exemple parmi bien d'autres, celui de Paris à l'EHESS en 2011, « croire en actes : distance, intensité ou excès ? »

5. Matthieu VAN PACHTERBEKE, Johannes KELLER, Vassilis SAROGLU, "Flexibility in Existential Beliefs and Worldviews: Introducing and Measuring Existential Quest", *Journal of Individual Differences*, 33, 2012, p. 2-16.

6. Gérard BRONNER, *L'Empire des croyances*, Paris, PUF, 2003.

7. Pierre GISEL (éd.), *Les Constellations du croire. Dispositifs hérités, problématisations, destin contemporain*, Genève, Labor et Fides, 2009.